

Préface
de Roh Kyeong-Shik

UNE PIPE À LA BOUCHE,
UN VERRE À LA MAIN...

C'est à la demande de Han Yumi et Hervé Péjaudier, qui ont traduit et publié trois de mes pièces en français¹, que j'ai le plaisir de rédiger cette préface à la traduction française d'*À la soupe !*, de Lee Gun-Sam. Lee Gun-Sam avait dix ans de plus que moi, il était un aîné respecté que j'ai toujours appelé *sonsaengnim*, « maître », mais cela ne nous empêchait pas d'avoir des relations amicales dénuées d'affectation et de boire ensemble en bons camarades.

Lee Gun-Sam était d'un tempérament à la fois modeste et ouvert à la découverte de l'autre, et il préférait à celle de ses aînés la fréquentation de gens plus jeunes que lui, ce qui a fait que j'ai pu le voir autant. Du groupe de cadets que nous formions autour de lui, il disait : « Tous ces jeunes artistes qui s'efforcent d'établir en Corée un véritable théâtre en affrontant les difficultés et en surmontant les égoïsmes me remplissent d'un courage infini. » Lee Gun-Sam mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et avait une carrure impressionnante : on aurait dit une sorte de colosse. Il était très puis-

1. Roh Kyeong-Shik, *Un pays aussi lointain que le ciel*, (suivi de *Le train pour Séoul* et de *Le Souffle des siècles*), collection « Scènes coréennes », Éditions Imago, 2004.

sant, et je ne l'ai jamais vu perdre une partie de bras de fer. En même temps, il avait le souci de son élégance et prenait soin de marier au mieux les couleurs de ses habits. C'était un bon vivant qui tenait bien l'alcool et ne quittait jamais sa pipe. Je le revois, mordillant le tuyau de sa pipe qui embaumait la pièce d'effluves d'un tabac occidental, en tenant à la main un verre d'alcool. Parfois, il lui arrivait de quitter son habituelle pipe au long tuyau traditionnel au profit d'une belle petite pipe en ivoire, mais dans tous les cas il fumait comme une cheminée, sans se poser la question de savoir si cela pouvait incommoder ou non l'entourage. Pour le verre d'alcool, il était généralement rempli d'un *soju* assez fort, sauf en fin de soirée, où il terminait toujours par du scotch. Il ne tenait aucun compte de l'état d'ébriété plus ou moins avancé de ses compagnons quand il continuait à les entraîner dans un autre bar, ou même à son domicile, c'était comme ça que ça se passait, avec lui.

Durant les années 60 et 70, à cause du couvre-feu, on devait rester dormir chez lui, et le lendemain matin sa femme nous préparait une délicieuse soupe spéciale destinée à soigner les « gueules de bois » les plus carabinées. Nous qui ne connaissions que trop bien ses habitudes, nous en étions réduits à inventer n'importe quel prétexte pour tenter de nous éclipser tant que nous le pouvions encore. Comme me dit une fois sa fille, tout ce qu'il faisait dans sa vie était lire, écrire, boire et voyager.

Un hiver de l'année 2001, deux ans avant sa mort, Lee Gun-Sam reçut le prix littéraire Daesan pour sa pièce intitulée *Hwaryohan woechul* (« Une superbe sortie »). Cette œuvre, qui raconte l'histoire d'un vieux professeur qui a travaillé comme coach de volley-ball dans un lycée pendant plus de trente ans et qui jusqu'à la retraite met tout son orgueil à refuser la moindre compromission, me semble bien refléter son histoire personnelle. Quand je suis allé le saluer, le jour de la

cérémonie de remise de son prix, il me dit, avec son accent de la région de P'yong'an, puisqu'il a gardé toute sa vie cet accent de son Nord natal : « Yaaa, te voilà, l'écrivain, alors, c'est mon aîné, qui vient me voir, yaaa, ha ha ! », et il m'a serré les mains et m'a enlacé en éclatant de rire. En fait, sa plaisanterie venait de ce que j'avais obtenu ce prix juste deux ans avant... Je revois cette scène comme si c'était hier.

Il y a longtemps déjà, Mr Yoo Min-Young, historien du théâtre, disait que Lee Gun-Sam était « un écrivain qui a insufflé la modernité sur des scènes de théâtre qui avant lui étaient confinées dans le réalisme ». Il est vrai que la plupart de ses œuvres peuvent être qualifiées d'« antiréalistes », en particulier grâce au décalage qu'il a, en pionnier, imposé sur les scènes coréennes, par son humour, son sens de la plaisanterie et son goût de la satire. Dès sa première pièce, *À la soupe !*, en 1966, on voit son système se mettre en place. La satire sociale est brutale, qui montre comment plus le personnage principal grimpe dans la hiérarchie, plus il dégringole l'échelle des valeurs morales, dans une société en pleine déstructuration des rapports humains. À ce propos, Lee Gun-Sam disait : « Pourquoi j'ai écrit cette pièce ? À cause de la fureur que je ressentais dans les années 60 contre cette société où les valeurs morales et le bon sens étaient cul par-dessus tête. »

Lee Gun-Sam a laissé plus de soixante pièces, écrites sur plus de quarante ans de carrière, ce qui n'est pas négligeable. Il était né à Pyongyang, bien avant que cette ville ne devienne la capitale du Nord d'une Corée divisée. Après le 15 août 1945¹, il est descendu vers le sud, tout seul, sans un sou, avec la passion des études. Avant trente ans il était déjà

1. Date de la libération de la Corée après quarante ans d'occupation japonaise ; la partition officielle de la Corée n'aura lieu que plus tard, mais elle était de fait partagée entre les zones d'influence des deux armées libératrices, soviétique au nord, américaine au sud.

À LA SOUPE !

PERSONNAGES

KIM SANG-BÒM : trente et un ans, petit employé.

KIM SANG-HAK : son frère aîné, professeur à l'université, chercheur en aéronautique.

KIM SANG-CHUL : son frère cadet.

LE PATRON : dirige une grande entreprise de sidérurgie.

BÆ YOUNG-MIN : chef comptable.

SUNG A-MI : secrétaire et belle-fille du patron.

TANK : voisin de palier.

HYUN SO-HEE : maîtresse de Tank.

LE GARDIEN : gardien de l'immeuble.

PAK YONG-JA : la jeune voisine du dessus.

Mme MUN : mère de la précédente.

DÉCOR

Le décor n'a pas besoin d'être réaliste. La scène représente, côté cour, un appartement d'un grand ensemble moderne et, côté jardin, le bureau d'une entreprise. L'avant-scène est, selon les cas, une rue, un couloir, un jardin public, etc. Un mur imaginaire sépare les différents espaces intérieurs des spectateurs. Les décors ne concerneront que les actions au présent, et on n'en tiendra pas compte pour les scènes du passé.

On entend sonner la cloche d'une église. Le rideau se lève et découvre l'intérieur d'un appartement. La cloche sonne toujours et Sang-Bòm sort de sa chambre en bâillant, il est torse nu, en pantalon, veste de pyjama sur l'épaule. Après s'être frotté les yeux, il écarte le rideau de la fenêtre. Un rayon de soleil matinal pénètre. Il se masse les épaules et les reins, on dirait qu'il souffre de douleurs bien précoces pour son âge, trente et un ans. Il ramasse ensuite des magazines éparpillés un peu partout, sur le fauteuil, par terre. Enfin, il s'avance au premier plan, et là, il s'adresse directement aux spectateurs.

KIM SANG-BÒM : Aujourd'hui, on est dimanche, c'est le matin, et moi, Sang-Bòm, je suis complètement crevé, vu que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Pas parce que j'aurais des gros soucis, non. Ni parce que je serais allé picoler hier avec mes collègues, comme ils le font tous les samedis soir. Non, c'est juste à cause de ça, de ces magazines. Des magazines américains, que j'ai payés deux cents wons, dans la ruelle, là-bas, derrière la banque Ch'onil. Comme c'est tout écrit en anglais, je comprends rien au texte, évidemment. À l'université, qu'est-ce que j'étais nul en anglais ! Mais la vérité, vu comment je me sens le don des langues, c'est que tout ça, c'est la faute aux profs et à leurs méthodes, forcément. Enfin, c'est ce que je me dis, ça peut pas venir de moi, pas vrai ?

La vérité, c'est que, si je n'ai pas pu fermer l'œil, c'est à cause de ces photos, là, plein les magazines. Rien que des jeunes filles toutes nues, des photos bien séduisantes... qui vous enflamment gentiment... l'imagination. Moi, rien qu'une photo, je peux rester devant à rêver pendant je ne sais pas

combien de temps... Et voilà les heures qui passent, et moi qui reste comme ça, toute la nuit, à contempler des images, jusqu'à ce que le coq et les marchands ambulants de pâte de soja poussent leurs cris matinaux, et que le camion de la voirie s'arrête en bas pour emporter dans sa benne les poubelles de l'immeuble et les femmes de mes rêves. (*Il bâille.*) Voilà tout ce qu'il m'en reste, un bâillement.

Quand même, il faut que je vous explique pourquoi j'ai acheté ces magazines. Hier, comme c'était samedi, j'avais décidé d'aller au cinéma. Mais le vrai plaisir, c'est quand on le partage, et pour un homme, avec une femme. Si le bon Dieu a créé l'homme et la femme, il avait sûrement une idée derrière la tête, non ? Bref, au cinéma, tout le monde était en couple, sauf moi, tout seul dans mon coin. Personne pour me tenir compagnie. En plus, le film, c'était une histoire d'amour, mais alors genre torride. En sortant, je me suis senti encore plus seul. Je me suis baladé à Jongno, c'est un quartier animé. Là, perdu dans la foule, caché au milieu des gens, j'ai reluqué en sournois les visages et les corps de toutes ces jeunes femmes qui entraient et sortaient des boutiques. Et pour finir, voilà, je suis allé m'acheter ces magazines américains, dans la ruelle derrière la banque Ch'onil, avant de rentrer. Résultat, je n'ai pas pu empêcher mon imagination de cavalier de photo en photo jusqu'à l'aube.

(*Il se retourne vers la chambre.*) Je suis toujours vieux garçon. Je sais bien qu'il n'y a pas de quoi se vanter. Pourtant, ce n'est pas de ma faute. Je n'ai pratiquement jamais l'occasion de rencontrer des femmes, et puis, de toute manière, je n'aurais pas le courage de leur adresser la parole. Résultat, je n'ai plus qu'à m'acheter des magazines comme ça. Enfin, c'est pas tant les occasions, le problème, c'est surtout le courage. Tenez, par exemple, prenez mademoiselle Pak Yong-Ja, qui habite au quatrième...

Yong-Ja entre côté cour, portant un pot de kimchi, et frappe à une porte imaginaire. Sang-Bòm lui ouvre.

PAK YONG-JA : Bonjour, monsieur !

KIM SANG-BÒM : Bonjour...

Ils ont l'air aussi gêné l'un que l'autre.

PAK YONG-JA : Je... Je suis venue vous apporter du kimchi... Comme vous vivez seul... Ma mère m'a demandé de vous en apporter...

KIM SANG-BÒM : Ah... Mais votre mère, je la connais ?

PAK YONG-JA : Voyons ! On habite juste au-dessus, appartement 43 ! Je m'appelle Pak Yong-Ja.

KIM SANG-BÒM : Ah oui, je vous remets, maintenant. Moi, c'est Kim Sang-Bòm. Je vous ai vue au temple protestant. Vous êtes dans la chorale, non ?

PAK YONG-JA : Oui, moi aussi, je vous ai vu là-bas. Voilà, tenez, le kimchi.

KIM SANG-BÒM : *(Il le prend, ne sait pas quoi en faire.)*
Ah, je suis gêné...

PAK YONG-JA : Le temps est superbe, aujourd'hui. Un vrai temps d'automne.

KIM SANG-BÒM : Oui, c'est bien vrai. Le ciel risque de se couvrir un peu cette après-midi, mais ce matin, il fait très beau. C'est à cause des hautes pressions venues de Mongolie...

PAK YONG-JA : Bon, je vais y aller...

KIM SANG-BÒM : Ah bon ? (*Elle s'en va.*) Euh... oui... Je vais me régaler !

À nouveau, il se met face aux spectateurs.

Voilà, ça s'est passé comme ça... Les hautes pressions venues de Mongolie, je vous demande un peu ! Moi, je lui parlais de la météo, c'était juste pour l'inviter à rentrer chez moi, histoire de continuer à causer. Pourquoi faut-il qu'on entame toutes les conversations entre un homme et une femme par des phrases du genre « qu'est-ce qu'il fait beau », ou « vous avez l'heure ? » Je dois bien reconnaître que tous les jeux et les dialogues que je me suis inventés avec les photos, quand on se retrouve devant une femme en vrai, ça ne tient pas. Enfin, toujours est-il que grâce à cette jeune demoiselle Pak Yong-Ja qui habite l'appartement 43, je me récupère un pot de kimchi par semaine. Tiens, il est presque onze heures. Il faut que j'aille au temple.

Il finit de s'habiller et se peigne.

Juste derrière l'immeuble, il y a un temple protestant. C'était le mois dernier, je m'ennuyais à un point ! Pourquoi est-ce que je m'ennuie comme ça le dimanche ? Bref, je m'ennuyais tellement que je suis rentré dans ce temple. Il faut dire que les voix des filles de la chorale qui s'en échappaient étaient bien agréables à entendre. Donc je suis rentré comme ça, juste pour voir comment elles étaient, ces filles. Je me suis assis au fond, et c'est comme ça que j'ai pris l'habitude d'aller m'installer là-bas pour reluquer les visages et les corps des jeunes filles de la chorale, et puis tant qu'à faire, de mes voisines. Et là, figurez-vous qu'un jour, dans ce temple, qui je rencontre, mon patron.

Incroyable, il est Doyen de cette communauté presbytérienne ! Alors c'est donc vrai, que la religion et l'argent marchent toujours ensemble ? Il a été très aimable. Il m'a même présenté comme un employé modèle de sa société. C'est comme ça que je suis devenu croyant malgré moi. Je n'avais pas le choix. Ma petite activité de relouage de filles s'était métamorphosée en Devoir Sacré. Le patron m'a demandé si j'étais assidu, je lui ai répondu que je ne manquais pas de venir de temps en temps. Alors il m'a dit que c'était tous les dimanches, qu'il fallait venir. J'étais bien coincé. Moi, je lui dois tout. C'est lui qui m'a fait passer du statut de vacataire à celui de titulaire. Dans de drôles de circonstances, d'ailleurs...

Il tire un mouchoir en papier de sa poche arrière.

Tout est parti d'un simple mouchoir en papier, un truc pour se moucher, mais aussi, pourquoi pas, se torcher...

L'éclairage découvre un bureau d'entreprise. Bæ Young-Min, le chef comptable, s'installe au grand bureau et ouvre son journal. Sang-Bòm s'assoit au petit bureau et vérifie le livre de comptes à l'aide de son boulier.

BÆ YOUNG-MIN : Eh, Kim ! Tu me passes une cigarette ?

KIM SANG-BÒM : Pardon ? Une cigarette ? Je ne fume pas.

BÆ YOUNG-MIN : Il y en a là-bas. Apporte-m'en une.

KIM SANG-BÒM : Bien.

Sang-Bòm se lève et va chercher une cigarette qu'il dépose sur la table de Young-Min, qui la prend et l'allume avec son briquet en prenant des poses prétentieuses.

BÆ YOUNG-MIN : C'est pas parce que tu ne fumes pas qu'il ne faut pas offrir de cigarettes aux fumeurs.

KIM SANG-BÒM : Je vais tâcher de m'en souvenir.

BÆ YOUNG-MIN : Et moi, comment je m'appelle ?

KIM SANG-BÒM : Bæ. Vous êtes le chef comptable Bæ.

BÆ YOUNG-MIN : Ha ! C'est pas parce que tu n'es que vacataire que tu dois ignorer comment s'appelle ton supérieur ! Mon nom complet, c'est Bæ Young-Min.

KIM SANG-BÒM : Je saurai m'en souvenir.

BÆ YOUNG-MIN : Estime-toi heureux que je ne te flanque pas une sanction, vu ?

KIM SANG-BÒM : (*Un temps.*) Ah... Votre service militaire, vous l'avez fait sur la longue durée, non ?

BÆ YOUNG-MIN : Affirmatif. Capitaine, que j'en suis sorti.

Sang-Bòm continue son travail. Après quelques instants, Sung A-Mi sort du bureau du patron. Young-Min se lève à demi pour la saluer.

SUNG A-MI : (*Elle se laisse tomber sur le canapé.*) L'ambiance est glaciale...

BÆ YOUNG-MIN : Pourquoi ?

SUNG A-MI : Le commissariat de Jongno a appelé. Des gars de chez nous ont déclenché une bagarre dans un bar.

Vitres cassées, tables renversées... une horreur, je vous dis pas. Le patron va convoquer le chef du personnel.

BÆ YOUNG-MIN : Avec ça que le patron est Doyen du temple...

SUNG A-MI : Oui, la honte, pour lui. Mais dites-moi, chef comptable Bæ, vous n'y étiez pas, vous, au pot, hier soir ?

BÆ YOUNG-MIN : Si, mais je suis rentré chez moi en tout début de soirée. *(La porte s'ouvre d'un coup et le patron apparaît, furieux, muet. Il hésite un instant, et puis traverse le bureau et disparaît.)* Il va aux toilettes. Quand il est en colère, il va toujours aux toilettes.

SUNG A-MI : Pourquoi les gens boivent comme ça... Ils feraient mieux de faire des lois pour interdire l'alcool, au lieu de nous enquiquiner avec leurs couvre-feux !

BÆ YOUNG-MIN : Vous avez bien raison. Boire, c'est bon pour la santé, mais il ne faut pas en abuser. Eh, Kim, vous buvez ?

KIM SANG-BÒM : Quoi ? Non, moi je ne bois pas.

SUNG A-MI : Et vous, monsieur Kim Sang-Bòm, vous n'y êtes pas allé, à la petite fête, hier soir ?

KIM SANG-BÒM : Moi ? Non... On ne m'invite pas. Après tout je ne suis que vacataire...

SUNG A-MI : Quand on embauche quelqu'un, on embauche quelqu'un ! À quoi ça rime, ces histoires de « vacataire » ? Pourquoi créer ces discriminations ?

BÆ YOUNG-MIN : Vous savez, ce système de vacataires, celui qui l'a mis en place, c'est... (*il épie la réaction de A-Mi.*) monsieur le directeur adjoint Pak.

KIM SANG-BÒM : Le directeur adjoint Pak ?

Tout à coup, A-Mi change de visage, masque sa gêne en toussotant et va se mettre au travail. Le patron fait irruption.

LE PATRON : Y a pas de papier, dans les toilettes ? Qui est-ce qui m'a fichu cette bande d'ivrognes ! C'est n'importe quoi, cette boîte ! Pourquoi n'y a-t-il pas de papier ?

Sang-Bòm se lève, il sort un mouchoir en papier de sa poche et le tend au patron.

KIM SANG-BÒM : Ce n'est qu'une feuille de qualité bien médiocre...

Mouchoir en main, le patron va pour sortir mais, soudain, il s'arrête et se retourne vers A-Mi.

LE PATRON : Mon enfant ?

SUNG A-MI : Oui ?

LE PATRON : Appelle le chef du personnel et dis-lui de procéder sur-le-champ au licenciement du dénommé Yu Bon-Gil. Ce salaud de bon à rien doit être actuellement en cellule de dégrisement au commissariat. Un salaud de bon à rien qui passe ses journées à boire ! Un salaud de bon à rien qui pourrit l'ambiance de la boîte ! Ah ! combien de fois on l'a prévenu ? Cent fois ? Ma société n'a pas pour vocation d'abreuver des abrutis d'ivrognes !